

André Gide et l'Allemagne

A la suite de notre article sur Hermann Hesse (Mercur de France du 1er Novembre 1947) nous avions indiqué quelques oeuvres du poète traduites en français. Dans cette liste, qui ne prétendait pas être complète, manquait notamment la traduction de Die Morgenlandfahrt par Monsieur Lambert; elle vient de paraître aux Editions Calmann-Lévy, mais elle a malheureusement été tirée à un très petit nombre d'exemplaires et il faut souhaiter qu'une édition courante en permette bientôt la diffusion. Monsieur André Gide a écrit pour elle une préface, dont on peut regretter qu'elle n'ait pas été publiée dans une revue. Du moins la parution en Suisse, aux Editions Ides et Calendes, d'une édition collective des ¹²⁰ Préfaces d'André Gide (il y en a treize) nous permet-elle de réparer cette omission; trois d'entre elles touchent au domaine germanique, exactement: à Thomas Mann (1937), Goethe (1942), Hesse (1947). N'est-ce pas l'occasion d'amorcer une étude sur André Gide et l'Allemagne?

Dans son Panthéon littéraire, le critique remarquable auquel nous devons notamment Incidences et Prétextes, réserve une place de choix à Goethe. M. Robert Kanters qui vient de lui consacrer une étude aussi nuancée qu'intelligente, mais partiellement injuste (Le Livre n°4, Novembre 1948) ^{déclare y' il a} ~~lui reproche~~ même d'avoir pris "la pose" de Goethe. Nous ne saurions admettre ce terme péjoratif; même si André Gide a eu très tôt le sentiment et peut-être le désir d'être notre Goethe, c'est que, troublé par la lecture de ses oeuvres, il se découvrit avec lui des affinités, le considéra comme "exemplaire" et en fit le compagnon de sa vie. [C'est ici le lieu de rappeler une phrase singulièrement perspicace de Prétextes: "L'influence ne crée rien: elle éveille" (p.28). Goethe fut d'abord pour Gide un éveilleur; Faust et les Elégies romaines l'arrachèrent au sommeil dogmatique de sa jeunesse, le délivrèrent des bandelettes bourgeoises dans lesquelles il se sentait momifié; ils lui firent comprendre ou plutôt sentir que tous les problèmes sont encore à poser. Effet de choc, que le pédagogue doit rechercher, nous dit encore le

moraliste dans un de ses écrits; la vie devient possible pour lui quand il sut qu'elle n'était pas conforme à l'enseignement de son enfance, quand, au fond il ne sut plus ce qu'elle était; elle devient "un dialogue avec les possibilités d'être".

Debord Goethe, dont l'œuvre est fréquemment citée dans la conférence du 29 Mars 1900 sur l'influence en littérature, où il est appelé "le plus intelligent des êtres", devient un guide possible, d'autant plus que Gide peut se découvrir avec lui des affinités prometteuses? Ils sont tous deux des fils de la bourgeoisie aisée, condamnés par leur naissance à se découvrir un but parce que leur existence matérielle est assurée. Ils sont issus tous deux du protestantisme, et s'en sont détachés l'un et l'autre, nous pourrions presque dire: par religion. Ils sont pareillement des visuels, des "hommes de l'œil" en quête de ces "nourritures terrestres" que le monde extérieur peut offrir au chasseur d'images et Goethe peut se dire né ou re-né en Italie, et c'est en Algérie que l'auteur de l'Immoraliste s'est trouvé lui-même. Mais ils ne se tournent vers le dehors que pour enrichir un Moi en perpétuelle métamorphose; et si les œuvres de Goethe se sont, comme il l'a écrit dans Poésie et Vérité, que les "Fragments d'une grande confession" l'œuvre centrale, et peut-être l'œuvre maîtresse de Gide, et son Journal, le recueil de ses expériences et de ses confessions quotidiennes.

Pour lui également il s'agissait d'élever toujours plus haut, la pyramide de son existence. Le guide devient un modèle et dans la préface de son Théâtre Gide se veut surtout d'avoir voulu servir d'exemple, ainsi que s'exprime Egmont: "Wie ich auch ein Beispiel gebe". Exemple de non-conformisme donné par le jeune révolté du Sturm und Drang; exemple de développement par enrichissement puis par renoncement; exemple de soumission à l'ordre et réalisation d'un classicisme qui répond par anticipation à la magnifique définition de Gide: "c'est l'art d'exprimer le plus en disant le moins" (Morceaux choisis p. 95). Il est surtout "le plus bel exemple, à la fois souriant et grave, de ce que, sans

aucun secours de la Grâce, l'homme de lui-même, peut obtenir."

[Goethe hélas n'est pas toute l'Allemagne; André Gide le sait bien, qui, en 1937, préfacait l'Avertissement à l'Allemagne, de Thomas Mann, et cite de lui cette définition de l'humanisme, conçu comme "le contraire du fanatisme": "L'humanisme est plutôt un esprit, une disposition intellectuelle, un état d'âme humain qui implique justice, liberté, connaissance et tolérance, aménité et sérénité; doute aussi, non pas ^(fin. mais en tant que) en tant que recherche de la vérité, effort plein de sollicitude pour dégager cette vérité par delà toutes les présomptions de ceux qui mettent cette vérité sous le boisseau."

[Si de Goethe André Gide disait à peu près: il est né pour instruire, il approuve les paroles de Thomas Mann, ^{lorsque celui-ci} qui se déclare "né pour témoigner" et, nous ajouterions volontiers, en pensant à certaines pages anciennes: né pour "protester", dans le cas présent, pour opposer à la pression et à l'oppression la puissance de l'esprit.]

[Il est avec lui contre le régime hitlérien, ^{compable de maître} qui met en péril la culture et, d'une manière plus générale, contre ceux qui "fuient la raison, au nom de la vie."

[Et voici qu'il découvre un allié dans Hermann Hesse. Celui-ci lui apparaît comme "un des plus représentatifs témoins de l'âme allemande qui, lorsqu'elle n'est pas amendée par la culture, garde toujours quelque chose de primitif, ⁽⁺⁾ est disponible pour l'aventure". D'autre part il y a toujours chez les Allemands un besoin de se grouper en un Bund plus ou moins secret, prêt à se vouer à une tâche plus ou moins mystique et c'est précisément l'objet de Morgenlandfahrt. Mais Hermann Hesse est riche d'une très vaste culture et son oeuvre entière constitue un effort poétique d'émancipation, en vue d'échapper au factice et de réassumer l'authenticité compromise. Il fait partie du petit nombre, qui doit sauver le monde.

En effet il découvre dans toute son oeuvre un "amour païen de la Nature" et aussi une "indécision de l'âme", qui "s'étend volontiers dans d'imprécises sympathies", prête à l'accueil de n'importe quel impératif de rencontre.

épard

André Gide n'avait pas lors de son voyage, en 1905, une enquête sur l'influence allemande: "Jeune encore, il est vrai que je l'ai fort requise par l'Allemagne, mais nous ne le suivrons pas lorsqu'il continue: "après tout, ce que Goethe, Heine, Schopenhauer, Nietzsche m'ont appris de meilleur, c'est peut-être leur admiration pour la France". N'aimait-ils pas Nietzsche ^{déjà} au point que, le 10 décembre 1905, du fond de l'Algérie, il adressait à sa chère Angèle Par delà le Bien et le Mal et Ainsi parlait Zarathoustra, en rendant grâce à Henri Albert de nous "donner enfin notre Nietzsche"; sa lettre d'envoi était un plaidoyer passionné en faveur du philosophe, ^{on qui} dans lequel certains ne voyaient qu'un démolisseur, alors que par la démolition des choses vieilles il accule à bâtir les ouvriers qu'il a formés. L'Allemagne de 1948 est un chantier de démolition; ^{elle} qui attend les constructeurs. André Gide est un de ceux là et les étudiants qui, l'année dernière, furent l'entendre, l'acclamèrent comme bâtisseur d'avenir; il est sans doute le seul écrivain d'un âge avancé en mesure d'~~qui~~ exercer une influence sur la jeunesse allemande. Il n'est pas d'élage qui doive le réjouir davantage,

J.F. Angély